

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 15 MARS 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

Conseils pour faire fortune.

AVIS D'UN VIEIL OUVRIER A UN JEUNE OUVRIER.

Souvenez-vous que le temps est de l'argent.

Celui qui, par son travail, peut gagner dix francs par jour, et qui se promène ou reste oisif une moitié de la journée, quoiqu'il ne débourse que quinze sous pendant ce temps de promenade ou de repos, ne doit pas se borner à faire compte de ce débours seulement; il a réellement dépensé, disons mieux, il a jeté cinq francs de plus.

Souvenez-vous que le crédit est de l'argent.

Si un homme me laisse son argent dans les mains après l'échéance de ma dette, il m'en donne l'intérêt, ou tout le produit que je puis en retirer pendant le temps qu'il me le laisse. Le bénéfice monte à une somme considérable pour un homme qui a un crédit étendu et solide, et qui en fait un bon usage.

Souvenez-vous que l'argent est de nature pour se multiplier par lui-même.

L'argent peut engendrer l'argent; les petits qu'il a faits en font d'autres plus facilement encore, et ainsi de suite. Cinq francs employés en valent six; employés encore, ils en valent sept et vingt centimes, et proportionnellement ainsi jusqu'à cent louis. Plus les placements se multiplient, plus ils se grossissent; et c'est de plus en plus vite que naissent les profits. Celui qui engloutit un écu détruit tout ce que cet écu pouvait produire, et jusqu'à des centaines de francs.

Souvenez-vous qu'une somme de cinquante écus par an peut s'amasser en n'épargnant guère plus de huit sous par jour.

Moyennant cette faible somme, que l'on prodigue journellement sur son temps ou sur sa dépense, sans s'en apercevoir, un homme avec du crédit a, sur sa seule garantie, la possession constante et la jouissance de mille écus à cinq pour cent. Ce capital, mis activement en œuvre par un homme industrieux, produit un grand avantage.

Souvenez-vous du proverbe: *Le bon payeur est le maître de la bourse des autres.*

Celui qui est connu pour payer avec ponctualité et exactitude à l'échéance promise peut, en tout temps, en toute occasion, jouir de tout l'argent dont ses amis peuvent disposer; ressource parfois très utile. Après le travail et l'économie, rien ne contribue plus au succès d'un jeune homme dans le monde que la ponctualité et la justice dans toute affaire; c'est pourquoi, lorsque vous avez emprunté de l'argent, ne le gardez jamais une heure au-delà du terme où vous avez promis de le rendre, de peur qu'une inexactitude ne vous ferme pour toujours la bourse de votre ami.

Les moindres actions sont à observer en fait de crédit. Le bruit de votre marteau qui, à cinq heures du matin ou à neuf heures du soir, frappe l'oreille

de votre créancier, le rend facile pour six mois de plus, mais s'il vous voit à un billard, s'il entend votre voix au cabaret, lorsque vous devez être à l'ouvrage, il envoie pour son argent dès le lendemain, et le demande avant de le pouvoir toucher tout à la fois. C'est par ces détails que vous montrez si vos obligations sont présentes à votre pensée; c'est par là que vous acquérez la réputation d'un homme d'ordre, aussi bien que d'un honnête homme, et que vous augmentez encore votre crédit.

Gardez-vous de tomber dans l'erreur de plusieurs de ceux qui ont du crédit, c'est-à-dire de regarder comme à vous tout ce que vous possédez, et de vivre en conséquence. Pour prévenir ce faux calcul, tenez un compte exact, tant de votre dépense que de votre recette. Si vous prenez d'abord la peine de mentionner jusqu'aux moindres détails, vous éprouverez de bons effets; vous découvrirez avec quelle étonnante rapidité une addition de menues dépenses monte à une somme considérable, et vous reconnaîtrez combien vous auriez pu économiser pour l'avenir, sans vous occasionner une grande gêne.

Enfin, le chemin de la fortune sera, si vous le voulez, aussi uni que celui du marché. Tout dépend surtout de deux mots: *travail* et *économie*; c'est-à-dire qu'il ne faut dissiper ni le temps, ni l'argent, mais faire de tous deux le meilleur usage qu'il est possible. Sans travail et sans économie, vous ne ferez rien; avec eux, vous ferez tout. Celui qui gagne tout ce qu'il peut gagner honnêtement, et qui épargne tout ce qu'il gagne, sauf les dépenses nécessaires, ne peut manquer de devenir riche, si toutefois cet Etre qui gouverne le monde, et vers lequel tous doivent lever les yeux pour obtenir la bénédiction de leurs honnêtes efforts, n'en a pas, dans la sagesse de sa providence, décidé autrement.

II.—AVIS NECESSAIRES A CEUX QUI VEULENT ETRE RICHES.

La productivité de l'argent.

La possession de l'argent n'est avantageuse que par l'usage qu'on en fait.

Avec six louis par an vous pouvez avoir l'usage d'un capital de cent louis, pourvu que vous soyez d'une prudence et d'une honnêteté reconnues.

Celui qui fait par jour une dépense inutile de huit sous, dépense inutilement plus de six louis par an, ce qui est le prix que coûte l'usage d'un capital de cent louis.

Celui qui perd tous les jours dans l'oisiveté pour huit sous de son temps, perd l'avantage de se servir d'une somme de cent louis tous les jours de l'an née.

Celui qui prodigue, sans fruit, pour cinq francs de son temps, perd cinq francs tout aussi sagement que s'il les jetait dans la mer.

Celui qui perd cinq francs, perd non-seulement ces cinq francs, mais tous les profits qu'il en aurait encore pu retirer en les faisant travailler, ce qui, dans l'espace de temps qui s'écoule entre la jeunesse et l'âge avancé, peut monter à une somme considérable.

III.—AUTRE AVIS SUR LA MANIÈRE D'ACHETER ECONOMIQUEMENT—

Avantage de l'achat au comptant.

Celui qui vend à crédit demande de l'objet qu'il

vend un prix équivalent au principal et à l'intérêt de son argent, pour le temps pendant lequel il doit en rester privé; celui qui achète à crédit paye donc un intérêt pour ce qu'il achète; et celui qui paye en argent comptant pourrait placer cet argent à intérêt; ainsi, celui qui possède une chose qu'il a achetée paye un intérêt pour l'usage qu'il en fait.

Toutefois, dans ses achats, il est mieux de payer comptant parce que celui qui vend à crédit s'attend à perdre cinq pour cent en mauvaises créances, augmente d'autant le prix de ce qu'il vend à crédit pour se couvrir de cette différence.

Celui qui achète à crédit paye sa part de cette augmentation. Celui qui paye argent comptant y échappe, ou peut y échapper.

IV.—MOYENS D'AVOIR TOUJOURS DE L'ARGENT DANS SA POCHE.

Et d'obtenir l'indépendance par la probité, l'activité, l'économie.

Dans ce temps, où l'on se plaint généralement que l'argent est rare, ce sera faire acte de bonté que d'indiquer aux personnes qui sont à court d'argent le moyen de pouvoir mieux garnir leurs poches. Je veux leur enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infailible pour remplir les bourses vides, et la manière de les garder toujours pleines.

Voici la première: *Que la probité et le travail soient vos compagnons assidus.*

Et la seconde: *Dépensez un sou de moins par jour que votre bénéfice net.*

Par là, votre poche si plate commencera bientôt à s'enfler, et n'aura plus à crier jamais que son ventre est vide; vous ne serez pas mal traité par des créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, glacé par la modicité. Le ciel brillera pour vous d'un éclat plus vif, et le plaisir fera battre votre cœur.

Hâtez-vous donc d'embrasser ces règles et d'être heureux: Ecarter loin de votre esprit le souffle glacé du chagrin et vivez indépendant. Alors vous serez un homme et vous ne cacherez point votre visage à l'approche du riche; vous n'éprouverez point de déplaisir de vous sentir petit lorsque les fils de la fortune marcheront à votre droite; car l'indépendance, avec peu ou beaucoup, est un sort heureux, et vous place de niveau avec les plus fiers de ceux que décorent les ordres et les rubans.

Oh! soyez donc sages; — que le travail marche avec vous dès le matin; qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir vous amènera l'heure du sommeil; — que la probité soit comme l'âme de votre âme, et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses comptées et payées; — alors vous aurez atteint le comble du bonheur, et l'indépendance sera votre cuirasse et votre bouclier, votre casque et votre couronne; alors vous marcherez tête levée — sans vous courber devant des habits de soie, parce qu'ils seront portés par un misérable qui aura des richesses, — sans accepter un affront parce que la main qui vous l'offrirait étincellera de diamants.

V.—LE SIFFLET.

Ou les dépenses inutiles.

A mon avis, il serait très possible pour nous de tirer de ce bas monde beaucoup plus de bien, et d'y souffrir moins de mal, si nous voulions seulement prendre garde de ne donner pas trop pour nos sif-

flets. Car il me semble que la plupart des malheureux qu'on trouve dans le monde sont devenus tels par leur négligence de cette précaution.

Vous demandez ce que je veux dire? Vous aimez les histoires, et vous m'excuserez si je vous en donne une qui me regarde moi-même.

Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où on vendait des Babioles; mais étant charmé du son d'un sifflet que je rencontrais en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et lui donnai volontiers pour cela tout mon argent. Revenu chez moi, sifflant par toute la maison, fort content de mon achat, mais fatiguant les oreilles de toute ma famille; mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant ce que j'avais donné pour ce sifflet, me dirent que c'était dix fois plus que la valeur. Alors ils me firent penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent; ils me ridiculisèrent tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit, et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

Cet accident fut cependant, dans la suite de quelque utilité pour moi, l'impression restant sur mon âme, de sorte que, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même: *Ne donnons pas trop pour le sifflet*, et j'épargnais mon argent.

Devenant grand garçon, entrant dans le monde et observant les actions des hommes, je vis que je rencontrais nombre de gens qui donnaient trop pour le sifflet.

Quand j'ai vu quelqu'un qui, ambitieux de la faveur de la cour, consumait son temps en assiduités aux levers, son repos, sa liberté, sa vertu et peut-être même ses vrais amis, pour obtenir quelque petite distinction, j'ai dit en moi-même: *Cet homme donne trop pour son sifflet.*

Quand j'en ai vu un autre, avide de se rendre populaire, et pour cela s'occupant toujours de contestations publiques, négligeant ses affaires particulières, et les ruinant par cette négligence: *Il paye trop ai-je dit, pour son sifflet.*

Si j'ai connu un avare qui renonçait à toute manière de vivre commodément, à tout le plaisir de faire du bien aux autres, à toute l'estime de ses compatriotes et à tous les charmes de l'amitié, pour avoir un morceau de métal jaune: *Pauvre homme, disais-je, vous donnez trop pour votre sifflet.*

Quand j'ai rencontré un homme de plaisir, sacrifiant tout louable perfectionnement de son âme et toute amélioration de son éclat aux voluptés du sens purement corporel, et détruisant sa santé dans leur poursuite: *Homme trompé, ai-je dit, vous vous procurez des peines au lieu des plaisirs: vous payez trop pour votre sifflet.*

Si j'en ai vu un autre, entêté de beaux habillements, belles maisons, beaux meubles, beaux équipages, tous au-dessus de sa fortune, qu'il ne se procurait qu'en faisant des dettes, et en allant finir sa carrière dans une prison: *Hélas! ai-je dit, il a payé trop pour son sifflet.*

Enfin, j'ai conçu que la plus grande partie des malheurs de l'espèce humaine viennent des estimations fausses qu'on fait de la valeur des choses, de ce qu'on donne trop pour les sifflets.

Néanmoins, je sens que je dois avoir de la charité pour ces gens malheureux, quand je considère qu'avec toute la sagesse dont je me vante, il y a certaines choses, dans ce bas monde, si tentantes, que si elles étaient mises à l'enchère, je pourrais être très facilement porté à me ruiner par leur achat, et trouver que j'aurais encore une fois donné trop pour le sifflet.

Le Travail et l'Activité préservent de la Pauvreté et des Soucis.—Ils engendrent l'Aisance, le Plaisir et la Considération.—Il ne faut pas remettre au lendemain.

Que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux? Nous pouvons rendre le temps meilleur, si nous savons agir. *L'activité comme dit*

le bonhomme Richard, *n'a que faire de souhaits. Celui qui vit d'espoir mourra de faim.*

Il n'y a point de profit sans peine.—Il faut me servir de mes mains, puisque je n'ai point de terres; ou si j'en ai, elles sont fortement imposées; et, comme le bonhomme Richard l'observe avec raison, *un métier vaut un fonds de terre*; une profession est un emploi qui réunit honneur et profit: mais il faut travailler à son métier, et suivre sa profession; autrement, ni le fonds ni l'emploi ne nous mettent en état de payer l'impôt.

Quiconque est laborieux n'a point à craindre la disette. *La faim regarde la porte du travailleur laborieux, mais elle n'ose pas y entrer.* Les huissiers n'y entreront pas non plus; car *l'activité paye les dettes, tandis que le découragement les augmente.*

Vous n'avez pas besoin de trouver un trésor, ni d'hériter de riches parents. *Activité est mère de prospérité*, et Dieu ne refuse rien au Travail.

Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder. Travaillez aujourd'hui, car vous ne pouvez savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. C'est ce qui a fait dire au bonhomme Richard: *Un aujourd'hui vaut mieux que deux demain*; et encore: *Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.*

Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous surprît les bras croisés? Eh! bien, puisque vous êtes votre propre maître rougissez lorsque vous vous surprenez vous-même dans l'oisiveté, quand vous avez tant à faire pour vous, pour votre famille, pour votre pays.

—Levez-vous donc dès le point du jour; que le soleil, en regardant la terre, ne puisse pas dire: *Voilà un lâche qui sommeille.* Point de remises; mettez-vous à l'ouvrage, endurcissez vos mains à manier vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, *qu'un chat ganté ne prend point de souris.*

—Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force. Cela peut être; mais ayez la bonté et la persévérance; tenez ferme, et vous verrez des merveilles. *A la longue les gouttes d'eau percent la pierre.* Avec du travail et de la patience, une souris coupe un câble; de petits coups répétés abattent de grands chênes.

—Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire: *Ne faut-il donc pas prendre quelques instants de loisir?*

Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard: *Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas surs d'une minute.* —*Le loisir, c'est le moment de faire quelque chose d'utile.*

Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. Une vie tranquille et une vie oisive sont deux choses fort différentes. Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail? Vous avez tort; car *la paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit l'ennui et les regrets.*

—Bien des gens voudraient vivre sans travailler, par leur seul esprit; mais ils échouent faute de fonds. Le travail, au contraire, amène toujours à sa suite la satisfaction, l'abondance et la considération. —*Le plaisir court après ceux qui le fuient.* —*La filleuse vigilante ne manque jamais de chemise.* —*A présent que j'ai vache et moutons, chacun me donne le bonjour*, comme dit très bien le bonhomme Richard.

Georges a dix ans à peine, mais chez les âmes bien nées, galanterie n'attend pas le nombre des années, et Georges fait la cour à toutes les jeunes demoiselles de son âge. A toutes il promet le mariage, et je ne jurerais pas qu'il ne compte ses fiancées par douzaines.

L'autre jour, grand embarras pour choisir entre la brune et la blonde, et ne pas faire de jalouses.

—Tu seras ma fiancée, dit-il à l'une; et pour l'autre, il ajouta:

—Et toi, tu seras ma sœur.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Dans un restaurant:

Un monsieur pressé demande une friture.

Le plat, naturellement, se fait attendre pendant quelques minutes.

—Et ces merlans, garçon? demande le client impatienté.

Le garçon, calme.—Ça vient, monsieur, ça vient! Le client prend son chapeau.

—Mais, monsieur, puisque ça vient!... dit le garçon.

—Justement, mon ami, je vais à leur rencontre.

* *

La petite Lili est née le 29 février 1876, de sorte qu'elle aura huit ans demain.

Mais, comme elle a réfléchi qu'il n'y a un 29 février que tous les quatre ans:

—Alors, je n'aurai neuf ans que dans quatre ans, dis, maman?

* *

Dans un salon.

Vous savez que R. se marie avec S.

Tiens! et sa fiancée comment est-elle?

Riche à millions.

Peste! quelle dot! et avec cela jolie?

Laidé à faire peur.

Peste! qu'elle antidote!

* *

Dialogue entre un professeur de mathématiques et son élève.

De 6 ôtez 3.

M'sieu je ne sais pas.

Voyons; tu as 6 pommes, je t'en demande 3 combien t'en reste-t-il.

Il m'en reste 6.

Mais non, puisque je t'en demande 3.

Oui, mais moi, je ne vous les donne pas.

* *

Manière ingénieuse de dire du mal à quelqu'un en ayant l'air d'en dire du bien:

Chose? Oh! c'est un galant homme dans toute l'acception du mot! d'une honnêteté scrupuleuse!

Et on ajoute négligemment!

Du reste, je n'ai jamais été en relations d'affaires avec lui.

* *

La femme.

On demande quatre choses à une femme; que la vertu habite dans son cœur, que la modestie brille sur son front, que la douceur coule de ses lèvres, et que le travail occupe ses mains.

* *

En cours d'assises.

Un vieux criminel de 67 ans, vient d'être condamné à 20 ans de prison.

Merci, monsieur le juge, s'écria-t-il en se levant de son banc; je n'espère pas vivre autant que cela.

* *

L'on peut lire l'inscription suivante sur la tombe d'un petit enfant inhumé dans l'un de nos cimetières:

"Il naquit, il pleura, il mourut" n'est-ce pas aussi le résumé de la vie de tous les hommes.

* *

Bébé essaye de dresser Tom, un jeune chien dont il ne peut venir à bout.

Hier, il voulait lui faire manger une poire, mais Bébé avait beau insister, Tom se refusait à manger le morceau.

Alors, Bébé, de sa grosse voix:

—C'est bien, monsieur! vous n'aurez pas de dessert!

* *

—Faut-il qu'il ait une patience! s'écrie un badaud, après avoir contemplé pendant cinq heures un pêcheur malheureux.

Cette boutade est immortelle.

Dialogue entre deux enfants.
Est-ce qu'elle est belle la maison de ton papa ?
Très-belle. Elle est couverte en ardoises...
En ardoises ! Celle de papa est bien plus belle !
on dit qu'elle est couverte d'hypothèques.

Il n'y a rien dont la perte doit être plus sensible que celle du temps ; car elle est irréparable.

* *

Quand vous avez brisé votre voiture en versant dans l'ornière, il ne manque pas de gens pour vous dire où était le bon chemin.

* *

Le bonheur est une bulle de savon qui crève quand on croit la saisir.

* *

Le bonheur est une plante que l'on va chercher bien loin et que l'on trouve en rentrant à sa porte.

La Persévérance et les Soins produisent les mêmes Résultats.—Il faut faire ses affaires soi-même.

Mais indépendamment de l'amour du travail, il faut encore avoir de la Constance, de l'Ordre et du Soins. Il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Le bonhomme Richard dit : Je n'ai jamais vu venir à bien arbre ou famille souvent changés de places ; "trois déménagements sont pires qu'un incendie ;—Garde ta boutique, et ta boutique te gardera."

"Si vous voulez que vos affaires se fassent, allez-y vous-même."

—Si vous ne voulez pas qu'elles soient faites, envoyez-y.—"L'œil du maître fait plus d'ouvrage que ses deux mains, et celui qui par la charrue veut s'enrichir, de ses mains doit la tenir, dit encore le bonhomme Richard.—Le défaut de soin et de surveillance fait plus de tort que le défaut de savoir.—Ne pas surveiller vos ouvriers, c'est laisser votre bourse à leur discrétion."

Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens ; car, dans les affaires de ce monde, ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, c'est par le doute. Les soins qu'on prend soi-même sont les plus profitables ; le savoir est pour l'homme studieux, les richesses pour l'homme vigilant, la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu. "Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous-même."

Le bonhomme Richard recommande la circonspection et le soin par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce que "grand malheur naît parfois de petite négligence ;—Faute d'un clou, dit-il, le fer d'un cheval se perd ; faute d'un fer on perd le cheval, et faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue."

La Tempérance et l'Economie produisent les mêmes résultats.—Ce que coûte un Vice.

En voilà assez, mes amis, sur le Travail et sur l'attention que chacun doit donner à ses propres affaires ; mais à cela il faut ajouter encore la Tempérance et l'Economie, si nous voulons assurer le succès de notre travail.

Un homme qui ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne mourra sans avoir un sou, après avoir eu toute sa vie le nez collé sur son ouvrage. Plus "la cuisine est grasse," dit le bonhomme Richard, "plus le testament est maigre." Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé le rouet et le tricot pour la table à thé, et que les hommes ont quitté pour le punch la hache et le marteau. "Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement à gagner, apprenez aussi à ménager." Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus fortes que leurs revenus.

Renoncez donc à vos "folies dispendieuses," et vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la pesanteur des impôts et des charges du ménage ; car "le vin, le jeu et la mauvaise foi font petites les richesses et grands les besoins ;" car, comme dit le bonhomme Richard, "un vice coûte plus à mourir que deux enfants."

Vous vous imaginez peut-être qu'un peu de thé, quelques tasses de punch, des plats un peu plus recherchés, des habits un peu plus brillants, de petites parties de plaisir, ne peuvent être de grande conséquence ; mais souvenez-vous de ce que dit le bonhomme Richard : "Un peu répété fait beaucoup.—Il ne faut qu'une petite fente pour faire couler un grand navire.—La friandise conduit à la mendicité.—Les fous donnent les festins et les sages les mangent."

MONSIEUR TOUPET ;

ou,

JEAN BELLEQUEULE.

(COMÉDIE EN UN ACTE.)

Par AUG. LAPERRIÈRE.

PERSONNAGES :

ANTOINE DUCODE—Avocat.
ALBERT O'DONOVAN—Médecin.
JEAN BELLEQUEULE—Dome-tique des précédents.
EDOUARD PRÉTABOIRE—Forestier.
PIERRE DOUILLET.
GUILLAUME RAZOIR.
UN COMMIS MARCHAND.
UN FACTEUR DE LA POSTE.

(Suite.)

JEAN.—(remettant l'argent à Edouard) Tenez, voici vos \$5 et..... et cessez de brailler. (Il cherche son chapeau.)

ANTOINE.—(à Jean) Voyons, débarrasse-nous de ta présence.

JEAN.—(cherchant toujours son chapeau) Oui, je m'en vais, mais vous allez me payer, j'vous l'promets.

EDOUARD.—(occupé à mettre son argent dans sa bourse) Arrête que j'te labourre un peu les flancs pour t'apprendre à gagner honnêtement ton pain, ma belle gueule.

JEAN.—(enflant la porte) Va au diable imbécile.

EDOUARD.—(courant après lui) Arrête, chenapan, arrête. [Il sort]

SCÈNE QUATRIÈME

ALBERT, ANTOINE, un facteur de la porte.

ALBERT.—Cet John il finir mal.

ANTOINE.—(C'est probable ; avec son caractère faux et son affronterie, il se rend impossible partout où il est.)

ALBERT.—(Arracher une bonne dent à cet pauvre diable.)

ANTOINE.—Et \$5 à l'autre.

ALBERT ET ANTOINE.—(riant) oh !..... oh !..... oh !..... oh !.....

Un facteur de la porte.—Une lettre pour M. Ducode. (Il sort)

ALBERT.—Un compte (souponnant ironiquement) poor devil.

ANTOINE.—Ou une cause, ce qui est plus probable (parcourant sa lettre) mon pauvre oncle Pascal est mort.

ALBERT.—Poor uncle..... et il faire vous son héritier ?

ANTOINE.—(moitié peiné et joyeux) Albert, tu ris de tout, toi, et c'est mal. Heureusement pour toi, ton bon cœur rachète les travers de ton esprit.

ALBERT.—Of course un cœur d'or, that's well known, after.....

ANTOINE.—(lisant toujours sa lettre) Tu ne vois que le côté grotesque des gens et le côté matériel de la vie, c'est un tort dont tu te corrigeras je l'espère. Cette fois tu as raison, mon pauvre oncle m'a fait son héritier, je suis riche Albert. Il y a un instant je ch'rchais un expédient pour payer mon dîner et maintenant me voilà avec une fortune d'au moins cinquante mille piastres. Il me faut partir pour Buckingham.

ALBERT.—In two phosphate district, oui, et tu vas m'y accompagner.

ANTOINE.—Et si la place vous plaît, nous nous y établirons. La mauvaise fortune nous a réuni que la bourse ne vous sépare pas.

ALBERT.—Yes, yes, mais moi, pas avoir oncle pour donner du héritage.

ANTOINE.—Ne t'inquiète pas de cela, je serai ton oncle, ton..... ton..... ton, ou plutôt non, je resterai, comme par le passé, ton faithful Viannick.

ALBERT.—Well, well, after all you are a good heart et si le public, il été, comme toi, une bonne garçonne, il applaudié beaucoup avec le docteur Albert Paddy au bon cœur et au bon chance de son ami le Kannuck Antoine Ducode.

Le rideau tombe.

PROBLEME

Un père possède une terre de 400 arpents, dont la forme représente un carré. Il veut garder pour lui un morceau de terre de 100 arpents de superficie, dont la forme est aussi un carré, et donner le reste à ses 4 fils, mais chacun de ses fils doit avoir un morceau de terre égal à celui de ses autres frères de plus ces quatre derniers morceaux doivent avoir la même forme. Comment ferez-vous pour diviser la terre selon toutes ces conditions.

Le vainqueur aura droit à une magnifique paire de boutons à poignets.

RECETTES.

Vin pur de pommes.—Prenez 15 gallons de cidre de bonnes pommes mûres et saines en sortant de la presse, auxquelles vous ajouterez soixante livres de bonne cassonade que vous laisserez dissoudre dans ; mettez ensuite ce mélange dans un quart bien net que vous remplirez moins deux gallons, puis mettez ce quart dans un endroit froid, en ayant soin de lui laisser la bonde ouverte pendant quarante-huit heures. Au bout de ce temps, appliquez la bonde, sans toutefois la fermer trop juste ; il faut y laisser une petite ouverture pour l'air tant que la fermentation durera. Lorsque la fermentation aura entièrement cessé, mettez la bonde bien serrée. Ce vin n'est bon qu'au bout d'un an, et il ne faut pas qu'il soit remué.

Beuf rôti.—Le morceau où se trouve le filet est le plus recommandable. Placez-le à la cuisinière avec poivre et sel, arrosez-le du jus qui en découle pendant une heure ; ajoutez ensuite une chopine d'eau dans la cuisinière et continuez de l'arroser avec cette eau jusqu'au moment de la tirer. Si c'est un gros morceau, prenez au moins trois ou quatre heures pour le cuire.

Pâté froid.—Faites une farce avec plus de lard que de viande, le tout bien haché ensemble et épicé de bon goût, en y ajoutant un peu d'aromates pilés ; faites ensuite revenir les viandes dans une casserole avec du beurre ; quand elles seront refroidies, vous les dresserez sur l'abaisse comme il est dit à l'article précédent, en observant de remplir tous les vides que formera la viande avec la même farce que vous aurez mise dessous ; couvrez de bardes de lard, et faites épavorer la fumée

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XI.

Où le lecteur fait connaissance avec Simon-le-Barque et les religieux de la Rédemption.

Quelques tempêtes essuyées dans le détroit, des rixes de cabaret, des punitions reçues pour manquement à son service, étaient les faits les plus importants qu'il eut à enregistrer sur son livre de bord, comme disent les matelots, et la monotonie de son existence commençait à lui peser lorsqu'un événement, qui devait avoir sur le reste de sa vie une si funeste influence, vint le faire sortir brusquement de sa voie, et d'aventures en aventures, le conduire jusqu'au banc de capitaines de pirates.

Simon avait deux vices, l'un caché, la soif de l'or, l'autre connu, l'amour du jeu et du vin. Tant qu'il avait navigué avec son oncle, ces vices n'étaient encore que des défauts dont l'active surveillance de son parent avait contenu le développement. Ce fut surtout pour échapper à cette salutaire contrainte que Simon se sépara de lui.

Depuis il avait marché à grands pas dans la voie du désordre. Il eût pu facilement gagner une honnête aisance, s'il eût su résister à la tentation. Les dés et le vin d'Espagne furent plus forts que sa conscience. Tout ce qu'il gagnait en un mois de fatigues il le dissipait follement dans une nuit.

A vingt-deux ans le marin était déjà connu comme un joueur effréné et malheureux dans les traverses de Cadix et de Malaga, où ses violences lui avaient souvent donné maille à partir avec la police.

« Une nuit, les habitants de la rue San Isidore, à Cadix, furent éveillés par des cris furieux.

Une vingtaine de matelots de diverses nations se battaient à la posade des *Trois-Maures*, et l'hôtelier, éperdu à la vue de ses meubles brisés, de son vin répandu et du sang qui commençait à couler, appelait au secours.

« Un poste de soldats n'était pas loin. Les hommes de garde et les archers de la police accoururent. Ils se trouvèrent en présence d'une scène digne de l'enfer.

« Entre les tables renversées, les brocs et pièces et les bancs cassés, Simon, ivre de vin et de fureur, tenait tête, avec deux compagnons d'orgie, à toute une bande d'assaillants. Deux hommes, dont l'un avait eu la tête fendue par le pied d'une table, dont Simon se servait comme d'une massue, et l'autre, la poitrine ouverte d'un coup de ces longs couteaux que les Espagnols appellent *navajas*, étaient étendus morts sous les pieds des combattants, dont plusieurs avaient reçu de graves blessures. Il fallait employer la violence pour séparer ces dogues furieux. On les conduisit en prison et la justice, saisie de ce double meurtre, les fit comparaître à son tribunal.

« Le matelot français était l'agresseur : il fut condamné à mort, et en attendant le jour de son supplice, étroitement enfermé dans un cachot. L'assassin était prodigieusement fort et adroit ; il remarqua que l'un des barreaux de la fenêtre de sa cellule paraissait usé par la rouille, et ne perdit pas toute espérance.

« La nuit qui suivit cette découverte, la sentinelle qui veillait à la porte de la prison crut voir une ombre sur la crête du mur d'enceinte, et presque au même instant un homme vint tomber sur le sol. Le soldat poussa un cri d'alarme et courut sur le prisonnier, auquel il porta, dans le visage, un coup de sa pique ; mais celui-ci se relevant, lui arracha son arme et la lui passa au travers du corps. Quand les Espagnols arrivèrent, Simon était déjà loin.

« Quinze jours plus tard, le meurtrier faisait partie d'une des bandes de brigands qui infestaient la

Ronda, chaîne de montagnes en Cadix et Malaga, et bientôt il eut acquis parmi ses compagnons une triste célébrité par sa férocité. Les soldats qui le poursuivaient en vain n'avaient pas de peine à reconnaître ses victimes, toutes avaient l'œil gauche arraché. C'était ce que le saltéro appelait : *signer un cadavre*. Mais la mer lui manquait. Il s'aboucha avec des contrebandiers de Malaga et reprit avec eux sa vie de marin.

« La contrebande, à cette époque où presque toutes les productions d'un pays étaient prohibées dans les autres, passait justement pour une industrie aussi lucrative que dangereuse.

« C'était un double appât pour l'ex-bandit. Cette vie toute d'émotions, qui ne lui donnaient pas le temps de faire un triste retour sur son passé, avait pour lui l'avantage de le débarrasser en partie de ses remords, supplice affreux auquel la Providence, dans sa bonté, soumet le coupable pour le rappeler au bien. Parfois pourtant le cri de sa conscience se faisait entendre ; dans ces moments, Simon était sombre et taciturne, mais bientôt, comme s'éveillant après un rêve pénible, il s'efforçait de reprendre le dessus et cherchait à étouffer son âme par une gaieté qui se traduisait par des propos impies ou des chansons obscènes.

« La Providence est tenace pour notre bien. Le fils du pieux marin de Saint-Malo voulait échapper à ses propres pensées en se jetant à corps perdu dans les aventures criminelles et dans les orgies, elle l'en retira malgré lui pour plier par le travail et la douleur cette indomptable nature.

« Une nuit, au moment où sa barque, chargée de riches étoffes, se préparait à aborder sur les côtes de France, des pirates algériens, embusqués derrière un rocher, à l'entrée même du bord de Marseille, la surprirent et l'enlevèrent, après un court combat dans lequel plusieurs contrebandiers perdirent la vie. Trois jours après, hommes et marchandises étaient vendus aux enchères sur la place publique d'Alger.

— Comment, à Alger ? C'était donc pas une ville française pour lors ? demanda, à demi-voix, l'apprenti Bonnard à son voisin Gatuzeau.

— Parbleu, fit celui-ci, elle était des Bédouins, que c'est mon père qui l'a prise en 1830.

— As-tu fini ? Ton père a pris Alger ?

— Oui, qu'il l'a pris. Pas tout seul, ça s'entend, mais avec les autres, qu'il y avait toute une armée comme qui dirait cent mille régiments et un tambour-major général, de deux mètres cinquante, sans le plumet.

— Silence ! les enfants, firent deux ou trois ouvriers.

— C'est Gatuzeau qui dit comme ça que son père a pris Alger en 1830 et que même le tambour-major...

— Chut donc ! cria-t-on de toutes parts.

Bastien profita de l'interruption pour demander s'il était possible que les pirates eussent osé venir si près de Marseille.

— A cette époque, répondit mon père, la Méditerranée n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, un lac français. Il n'y a pas cinquante ans que ces côtes d'Afrique, depuis Gibraltar jusqu'à l'Égypte, formaient la frontière de divers Etats indépendants, connus généralement sous le nom de régences ou Etats barbaresques, Maroc, Algérie et Tunisie, dont les corsaires enlevaient audacieusement les vaisseaux marchands, presque dans les ports de la France, de l'Espagne et de l'Italie, il n'y a pas deux siècles qu'ils poussaient la hardiesse jusqu'à débarquer à l'improviste sur divers doints de nos côtes, pour s'emparer, jusque dans les villages, des hommes, des femmes et des enfants, qu'ils allaient ensuite vendre aux Mahométans.

Car jusqu'en 1830 Alger fut, non-seulement un repaire de forbans, mais un marché d'esclaves chrétiens où les sultans et les chefs arabes envoyaient les pourvoyeurs de leurs harems s'approvisionner de femmes européennes, tandis que les hommes étaient soumis aux rudes travaux de la campagne ou au régime bien autrement dur des bagnes et des arsenaux.

« Il n'y a que quelques jours encore, qu'en fouillant dans de vieux papiers je trouvais, dans un cahier du XIV^e siècle, les doléances ou plaintes adressées au roi de France par ses fidèles sujets (*touchant les pillleurs, robeurs et assassineurs sarrasins qui, en plusieurs points mal gardés de la côte, issant hors de leurs nefes, frappent, tuent ou emmènent ouvriers occupés aux salins d'Aigues-Mortes, pasteurs, troupeaux et même femmes et filles robées en aucuns villages proche de la mer.*)

— Pourquoi donc les rois ne punissaient-ils pas ces scélérats ? demanda Bignaud, le contre-maître.

— Tout simplement parce qu'ils ne le pouvaient pas.

Les pirates algériens, déjouant les plus actives surveillances, continuaient impunément leurs brigandages, pillaient, tuaient, incendiaient, puis regagnant à la hâte leurs légères felouques, défiaient la poursuite des lourds vaisseaux envoyés contre eux. Si une flotte entière leur donnait la chasse, ils en étaient quittes pour se réfugier dans l'imprenable port d'Alger, et là attendaient, en toute sécurité, que les orages fréquents dans ces parages, dispersassent leurs ennemis ou même, comme cela arriva souvent, les leur livrassent en les jetant à la côte.

Les plus puissants monarques de l'Europe essayèrent tour à tour de s'emparer de ce nid de pirates, dont les bagnes furent pendant des siècles peuplés d'esclaves chrétiens. Charles-Quint, dont l'empire était si vaste que le soleil ne s'y couchait jamais, tenta par trois fois de réduire les pirates africains, et échoua toujours, quoique à sa première expédition il se fût emparé de Tunis, et que dans la troisième sa nombreuse armée cernât de si près Alger qu'un Français, Pons de Balaguer, qui servait l'empereur, pût planter son poignard dans une des portes de la ville.

« Mais un épouvantable orage, qui détruisit aux trois quarts la flotte impériale en une seule nuit, causa de tels ravages, dans le camp, que les Espagnols furent obligés de lever le siège, et que ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'ils revinrent dans leur pays. Par trois fois aussi Loais XIV fit bombarder, par Duquesne, un des plus grands amiraux qu'ait eu la France, le port et la ville d'Alger, sans obtenir d'autre résultat que la délivrance de plusieurs centaines d'esclaves.

« En 1816, l'Angleterre ne fut pas plus heureuse dans ses efforts, et l'empereur Napoléon, dont les aigles traversèrent l'Europe de leur vol victorieux, après avoir menacé en vain les Arabes d'un débarquement n'osa pas même l'essayer. Aussi n'y a-t-il encore que trente-cinq ans, les gouverneurs de la ville étaient-ils si assurés de leur puissance, qu'en 1830, du haut de la terrasse de son palais, le dey d'Alger, se riant des frégates françaises envoyées pour bloquer le port, et demander réparation de l'insulte faite par le Musulman au consul français, qu'il avait frappé de son éventail au visage, disait à ses courtisans : Je plains ces pauvres filles de France, elles ont bien du mauvais temps pour leur promenade, j'ai envie de leur offrir l'hospitalité.

« Les filles de France n'en eurent pas besoin cette fois.

« Quelques mois plus tard, le drapeau blanc flotait sur la Casbah, et comme le dit l'abbé Azais : « la conquête d'Alger, que nous a léguée la royauté, partant pour l'exil, en achevant l'œuvre libératrice des Pères de la Trinité et de la Merci, a ajouté une page de plus à ce livre glorieux, écrit à travers les siècles, avec l'héroïsme et le sang de la France, *Gesta Dei per Francos.* »

(A continuer)